

LE STREET ART AU MUSÉE DERNIÈRE ÉTAPE VERS LA RECONNAISSANCE ?

T. Laurent-Charrier

Après les nombreuses expositions estampillées street art que l'on voit fleurir depuis la fin des années 2000, de plus en plus de musées de street art « ouvrent leurs portes. Un autre phénomène, plus discret, mais qui a beaucoup à faire pour la reconnaissance de l'art urbain, est en train d'émerger : les acquisitions dans les collections permanentes.

En plus de tous les bouleversements politiques et idéologiques à travers le monde qu'a entraînés la Révolution française, cet événement majeur a aussi le mérite d'avoir instauré dans les consciences une notion essentielle : celle de patrimoine culturel. C'est ce 19th siècle qui a permis aux musées, appelés avant « cabinets des curiosités », et avec eux, l'idée d'une œuvre n'est pas seulement art mais aussi témoin d'une histoire, d'une société, d'un passé qu'il faut conserver et documenter.

C'est exactement ce qu'avait en tête Claire Colagrosso, ethnologue spécialiste des cultures urbaines, en 2001, lorsqu'elle réalise les premières acquisitions de ce qui deviendra la collection permanente « Hip-Hop et Graffiti » du NuCBM. « C'est une collection anthropologique, c'est-à-dire qu'elle fait référence à toutes les dimensions du graffiti, de son histoire et de sa sociologie. Elle est composée d'objets levés, books, outils, vêtements, fanzines, livres, vidéos, CD et d'œuvres sur tous types de supports, leur nombre aujourd'hui, tous types confondus, est d'environ 1500 pièces. » Ce qui en fait l'une des plus grandes collections d'Europe sur ce mouvement. Or, à l'époque, l'idée de faire entrer le graffiti au musée n'est pas du goût de tous. « Parfois les graffiti ne comprennent pas très bien nos démarches, ou estiment que le graffiti devait rester la rue... Cependant, qu'un musée puisse y porter son attention, l'étudier et le conserver représentait un embryon de reconnaissance. » C'est en 2001, comme le dit si justement Claire Colagrosso, la reconnaissance du graffiti (et plus largement de l'art urbain) par les institutions muséales n'est pas beaucoup plus loin que le stade embryonnaire. Il faudra attendre encore quelques années pour assister à la multiplication d'expositions d'envergure dans de grandes institutions : l'exposition « Street Art » de la Tate Modern de Londres en 2009, l'exposition « TAG » au Grand Palais



Collection permanente - MMA - 2017 - Bruxelles - Belgique - Ph. © Nicolas Corley

STREET ART AT THE MUSEUM LAST STEP TOWARD RECOGNITION ?

After we saw numerous exhibitions on street art flourishing since the end of the 2000s, more and more street art museums open their doors. Another phenomenon is emerging, more discreet but very valuable for the recognition of urban art : acquisitions in permanent collections.

Besides all the political upheavals and impacts that French revolution generated around the world, this major event has another merit to have brought an essential notion in our consciences, the cultural heritage. In the 19th century the museums - previously called « cabinets of curiosities » - came into existence, and with them the idea that a work is not only art, but also the heritage of a history, a society, a past that must be conserved and documented.

It is precisely what Claire Colagrosso, an ethnologist and a specialist in urban cultures, had in mind in 2001 when she made the first acquisitions of what will become the permanent collection « Hip hop and graffiti » of the NuCBM. « It is an anthropological collection, that is to say that it refers to all dimensions of graffiti, its history and sociology. It comprises items (stencils, tools, clothes, fanzines, books, records, tapes) and works on all types of media. Today, this represents, all types included, around 1500 pieces », making it one of the greatest collections of Europe on this movement. But at that time, not everybody likes the idea of making graffiti enter the museum. « Sometimes the graffiti artists didn't understand my approach very well, or thought that graffiti should stay in the street... Nevertheless, the fact that a Museum could bring its attention on it, study and preserve it, represented an embryo of recognition. » Because in 2001, as Claire Colagrosso says in reply,



Exposition Graffiti - 2017 - MOCCA - Marseille - France - Ph. © Nicolas Corley



HOVBEI COOP - Jeanne Pequet - 2014 - Helsinki - Finlande - Ph. © Nicolas Corley



Urban Nation 1 - 2017 - Berlin - Allemagne - Ph. © Nicolas Corley



Jeanne Pequet, 2016 - Palais de Tokyo - Paris - France - Ph. © Nicolas Corley



SOEN | Exposition Spray - 2016 - Musée de l'histoire - Toulouse - France - Ph. © Nicolas Corley

en 2009 - puis à quelques mois d'intervalle - Né dans la rue, Graffiti - à la Fondation Cartier qui revient sur l'histoire du mouvement ; « Arts in the Street » en 2011 au MOCA de Los Angeles ou bien encore « la Passionsnisme » à la Pinacothèque en 2015, qui tentent d'inscrire à la suite de l'impressionnisme, du Fauvisme et des autres tentes du 19th siècle le graffiti comme mouvement artistique.

Aujourd'hui, comme suite logique à ce « boom » des expositions d'art urbain, ce sont les musées de street art qui se multiplient à vue d'œil. Le MMA à Bruxelles ouvre ses portes au printemps 2016, suivi en septembre 2016 par l'ART42, inauguré en premier musée de Street Art en France. Plus récemment c'est au tour de Berlin de se doter de ce qui est décrit par certains (comme c'est le plus grand musée de street art au monde) : l'Urban Nation, musée pour l'art urbain contemporain. Or, selon l'ICOM (le Conseil International des Musées, organisation créée en 1946 qui regroupe aujourd'hui plus de 37 000 musées) « un musée est une institution permanente sans but lucratif au service de la société et de son développement ouverte au public, qui acquiert, conserve, étudie, expose et transmet le patrimoine matériel et immatériel de l'humanité et de son environnement à des fins d'études, d'éducation et de détente. » Aussi, qu'en soit donc de la mission d'éducation et de la volonté pédagogique de ces musées ? Pour le MMA, ouvert en mai 2016 à Bruxelles, la volonté pédagogique est là, mais encore à ses balbutiements : « Nous formons des guides pour les visiteurs et les groupes scolaires. Le MMA produit des films documentaires sur les expositions et sur les collections qui sont diffusés dans le musée et certains sur Internet. », nous explique Raphaël Chry, directeur artistique du musée. Ce qui n'est pas forcément le cas de tous ces récipients musées de street art... Malgré tout, force est de constater que cet intérêt de tels changements sur la reconnaissance du mouvement. Et commencer par les premiers concernés, car rappelle qu'après un passage dans un musée il en est bien souvent une montée de cote de l'artiste. Pour autant, le combat n'est pas encore complètement gagné. Si la reconnaissance par le grand public est souvent bien acquise, celle de la sphère artistique sentée, elle, toujours se faire attendre. For

the recognition of graffiti (and more largely of urban art) by museum institutions is not more than embryonic. It is only a few years later that we witnessed the multiplication of major exhibitions in big institutions : the « Street Art » exhibition at the Tate Modern in London in 2008, the « TAG » exhibition at the Grand Palais in 2009, and within a few months « Né dans la rue, graffiti » at the Fondation Cartier that went back over the history of the movement ; « Arts in the Street » in 2011 at the MOCA in Los Angeles or even « la Passionsnisme » at the Pinacothèque in 2015, which intended to include graffiti as an artistic movement, next to Impressionism, Fauvism and the other tentes of the 20th century.

Today, the next logical step after the boom of the urban art exhibitions is the significant multiplication of street art museums. The MMA in Brussels opened its doors in spring 2016, followed in October by the ART42, self-proclaimed as the « first street art museum in France ». More recently, Berlin got what is described by some newspapers as « the biggest street art museum in the world » : the Urban Nation, museum for contemporary urban art. But according to the ICOM (International Council of Museums, created in 1946 and comprising more than 37000 museums) « a museum is a nonprofit, permanent institution in the service of society and its development, open to the public, which acquires, conserves, researches, communicates and exhibits the tangible and intangible heritage of humanity and its environment for the purposes of education, study and enjoyment. »

Also, what about the mission of education and the pedagogical motive of these museums ? For the MMA, opened in May 2016 in Brussels, the pedagogical motive is present, but still at its beginnings : « We train guides for visitors and school groups. The MMA produces documentary movies on the exhibitions and the collections which are broadcasted in the museum and some on the Internet. » Raphaël Chry explains, the artistic director of the museum. That is not the case of all these recent street art museums. Nonetheless, we cannot but notice that this brings real changes on the recognition of the movement. Starting with the most concerned, because let us recall that after having been exhibited in a